

ANDRÉ BAZZANA

LA FORTIFICATION ALMOHADE: UNE ARME POUR LE DJIHÂD?

Que l'on me permette d'abord de m'adresser aux initiateurs et organisateurs de cette rencontre, pour les remercier de leur invitation mais, aussi et surtout, de me tourner vers notre ami Tadeusz Poklewski, à qui cet ouvrage est dédié, afin de lui exprimer notre reconnaissance et notre admiration pour son œuvre. Je voudrais aussi rappeler que, à l'heure où se construit une Europe que l'on dit « élargie » mais qui, en réalité, ne fait que retrouver des limites conformes à ce que l'histoire nous apprend, ce sont des chercheurs comme Tadeusz Poklewski qui ont travaillé, des années durant, à construire une Europe de la science et qui, en plus, ont su bâtir une Europe de l'amitié. Bien sûr, dans cette réussite, mon cher Tadeusz, tu n'es pas seul et je pense aux efforts de tes collègues polonais, sans oublier que, pour tisser des liens solides, il faut être deux. Pour la France, tes interlocuteurs habituels ont été nombreux et beaucoup étaient présents à cette rencontre; pourtant, il en manque un... Nous ne saurions, en effet, oublier Jean-Marie Pesez et la tâche essentielle qui a été la sienne dans la mise en place d'une véritable et réelle collaboration avec la Pologne; oserais-je dire que, dans cette longue collaboration, nous avons appris beaucoup? Pour ma part, je ne saurai oublier que, quelques minutes avant de mourir, c'est vers toi que Jean-Marie se tournait pour te dire que le vin était bon...

« Architecture et guerre », c'est le thème – difficile mais relativement nouveau – qui nous est proposé aujourd'hui. Il nous impose une réflexion sur les relations, pas toujours évidentes, entre le pouvoir, initiateur et organisateur des hostilités – « fauteur de guerre », comme on dit – et le bâti architectural préexistant – dans ce cas, il peut être aménagé et transformé, construit à l'occasion ou en vue des opérations envisagées – ou édifié au cours du déroulement même du conflit

pour en faciliter les développements, voire pour établir et assurer les limites – les « nouvelles frontières » – qu'il aura permis d'atteindre.

Au Moyen Âge, toutes les époques ne permettent pas cette délicate mise en relation de la guerre et d'une architecture « de guerre », pour autant que celle-ci existe, car on se souvient combien Jean-Marie Pesez aimait rappeler que, dans leur grande majorité, les châteaux n'avaient jamais été attaqués. Dans l'Occident musulman, toutefois, un bon exemple surgit, aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, avec l'époque de ces dynasties marocaines, qui tentent de restaurer – ou d'établir, car elle n'a jamais vraiment existé – une unité de l'Islam d'Occident. La politique de guerre, une guerre voulue parce que la lutte contre les poussées chrétiennes l'impose et, surtout, parce qu'elle aide à la constitution de l'État nouveau, entraîne une modification structurelle et technique des édifices à usage militaire.

I. Les cadres

Plaçons-nous, donc, entre l'Espagne et la Maghreb al-Aqsâ, à une époque où le Détroit de Gibraltar est un trait d'union, et non un symbole de rupture ou le fossé qu'il est devenu de nos jours et où l'on vient se noyer en tentant de le traverser en direction du Nord. Entre le XI^e et le milieu du XIII^e siècles, cet Occident musulman est le monde – actif, riche et développé, berceau d'une culture qui donne naissance, à Cordoue au XII^e siècle, à ce juriste, savant et philosophe qu'on connaît sous le nom d'Averroès – qui voit émerger successivement deux « Empires » (Fig. 1), celui des Almoravides d'abord, né dans les zones désertiques au nord-ouest de la boucle du Niger et qui conduit les « guerriers bleus » jusqu'au nord de Valence, celui des Almohades ensuite. C'est celui-ci qui nous intéresse particulièrement ici, dans la mesure où il repose, plus que dans le cas des Almoravides qui en furent les prédécesseurs,

sur la volonté de créer un État centralisé et unifié, dans la mesure aussi où nous disposons de sources suffisamment abondantes à partir du milieu du XII^e siècle.

Petite chronologie indicative

Dans la seconde moitié du XI^e siècle, la menace chrétienne sur al-Andalus se précise, avec par exemple la prise de Tolède, en 1085; dans le même temps, sur les terres de Valence, le Cid tente d'édifier un petit royaume indépendant.

Ces événements provoquent l'intervention en Espagne des contingents africains et la constitution, successivement, de deux Empires: d'abord celui des Almoravides à partir de 1086, celui des Almohades à partir de 1146.

Après leur débarquement à Murcie, les Almoravides destituent les souverains musulmans indépendants qui avaient constitué leurs domaines depuis la chute du califat de Cordoue (1010 ou 1030 selon la date que l'on choisit de retenir), s'étaient entourés de milices (souvent composées de soldats chrétiens).

1099 Dans la ville de Valence, de plus en plus fortement soumise à la pression almoravide, mort du Cid; quelques années après, Chimène doit évacuer la ville.

Dès le début du 12^e siècle, les chefs almoravides se laissent gagner par le climat de richesse, de facilité et de plaisir de la société andalouse; dès lors, leur pouvoir s'affaiblit face à la reprise des opérations chrétiennes. Au Maroc, la critique devient de plus en plus vive contre la manière dont les Almoravides opèrent en Espagne.

1115 Les Almoravides s'emparent des Baléares.

1125 Mohammed Ibn Tumart, de la tribu berbère des Masmuda, fonde Tinmal, dans le Haut Atlas. C'est le début d'un mouvement puissant, celui des Almohades, prônant un Islam rigoriste et unitariste, dans le cadre d'un État centralisé doté d'une administration efficace.

Abd al-Mumîn (1130-1163) prend le titre de calife.

Dès l'été 1146, parviennent au Maroc les premiers appels pour une intervention armée dans al-Andalus.

1147 Prise de Marrakech par les Almohades.

1195 Victoire des Almohades à Alarcos.

1212 Victoire, mais sans conséquences directes pendant une vingtaine d'années, des armées chrétiennes à Las Navas de Tolosa.

1232 La période des dynasties berbères s'achève avec la prise de pouvoir, à Grenade, du souverain nasride Muhammad I^{er}.

tout, dans un régime où le politique dépasse le religieux, d'assurer la puissance de l'État grâce à une armée permanente, et non un agrégat temporaire de groupes tribaux plus ou moins dissidents. Le mouvement, des *muwahidûn*, mot à mot « ceux qui défendent l'unité », prend naissance dans les vallées du Haut Atlas, où la mosquée de Tinmal marque le lieu où Mohammed ibn Tumart, de la tribu berbère des Masmuda, proclame la nécessité d'un Islam rigoureux. Les routes du *djihâd* le conduisent d'abord vers Marrakech, d'où il chasse les Almoravides, puis vers Fès et Gibraltar; appelé dans l'été 1146 par les musulmans de Silves (Portugal) et de la région de Huelva (Espagne), où le port de Saltés, mieux protégé des vents et des courants dangereux que celui de Cadix, devient la base de débarquement des armées.

Depuis ce sud-ouest péninsulaire, se développe le *djihâd*, c'est-à-dire d'abord une guerre « légitime » contre les princes et roitelets musulmans (coupables de l'affaiblissement de l'Islam), puis guerre « sainte » contre les armées chrétiennes venues du Nord: Aragonais et Catalans sur le flanc est, Castellans et Portugais plus à l'ouest. Très vite, les Almohades conquièrent Séville, qui devient la seconde capitale d'un Empire à forte administration centralisée (ne sont-ils pas les inventeurs des *talibans*?), doté d'une armée permanente, celle-là même qui, au son des grands tambours de guerre, effraye de très loin et disperse les combattants ennemis. Dès lors, leur succès est complet. La conquête des émirats indépendants issus de la décomposition du pouvoir almoravide et la victoire d'Alarcos (1195) assurent aux Almohades le contrôle de toute la moitié sud-est de la péninsule Ibérique, tandis que, vers l'est, leur pouvoir dépasse les limites de l'Ifriqiya. En Espagne, la victoire des armées chrétiennes à Las Navas de Tolosa (1212) ne met pas fin à leur prépondérance. Ce n'est que vers 1235 que leur pouvoir commence à s'affaiblir au Maroc, face à la dynastie montante et rivale des Mérinides, et qu'il s'effrite en Espagne, parfois au profit de princes locaux – ainsi, à Grenade, peut émerger, en 1232, la dynastie des Nasrides – puis des conquérants chrétiens, qui prennent Valence en 1238 et Séville en 1248.

La forte et indiscutable autorité des Almohades s'appuie sur la double capitale (Marrakech et Séville) ainsi que sur le réseau de fortifications que constituent les villes moyennes et les châteaux; on voit, dès la seconde moitié du XII^e siècle, se manifester une politique volontariste de



Fig. 1. Carte simplifiée de l'extension des « Empires » almoravide et almohade aux XII^e et XIII^e siècles.

construction ou de remise en état des systèmes de protection.

La consolidation des fortifications. – Assez logiquement, ce sont les villes proches de la frontière chrétienne qui se dotent de nouvelles murailles ou qui réparent les fortifications existantes. C'est le cas de certaines grandes citadelles urbaines, comme celle de Cáceres ou, dans les années 1169-1170, de la forteresse de Badajoz dont le rempart est consolidé et se dote d'un avant-mur et d'une tour *albarrana* (voir plus bas): ce sont là des modifications caractéristiques de l'époque almohade, que l'on retrouve sur de nombreux sites.

La défense de la capitale. – À Séville, l'une des capitales de l'Empire bicéphale, la politique de travaux défensifs s'étale – avec des difficultés entraînées par exemple par les inondations catastrophiques du Guadalquivir, en 1201 – entre 1168 et 1221; une longue enceinte est mise en place en réutilisant des éléments antérieurs (principalement almoravides). Les travaux les plus importants sont la construction de la « Torre del Oro » et, surtout, dans la première moitié du XII^e siècle, d'un avant-mur précédé d'un fossé.

Le contrôle du Déroit de Gibraltar. – On ne connaît pas la cause précise de l'édification de *Madīnat el-Fath*, la Ville de la Victoire, sur les contreforts du Djebel Tariq, qui avaient vu, en 711, le débarquement des troupes arabo-berbères; mais, parmi toutes celles qui ont été évoquées¹, on retiendra principalement la volonté de contrôler le Déroit et d'assurer ainsi des communications sûres entre al-Andalus et la Maghreb al-Aqsâ. Dirigés par un géomètre originaire de Malaga, al-Hayy Ya'is, et par l'architecte sévillan Ahmad ibn Baso, les travaux furent exécutés, en mobilisant une main d'œuvre considérable, dans la seule année 1160; la construction s'adapta au

¹ Défendre le palais, résidence à la fois pratique (accueillir ceux qui viennent se traverser le déroit, sur la route du *djihad*), utile (y installer les troupes en les maintenant isolées des populations locales) et symbolique, disposer d'un second port à côté d'Algésiras, se protéger de cette cité souvent agitée et rebelle potentiel... Sur tous ces points et sur les travaux réalisés à *Madīnat el-Fath*, voir A. T o r r e m o c h a S i l v a, *Fortificaciones almohades en la provincia de Cadiz*, [dans:] *Los Almohades. Su patrimonio arquitectónico y arqueológico en el Sur de al-Andalus*, Séville, 2004, pp. 103-122 (p. 106).

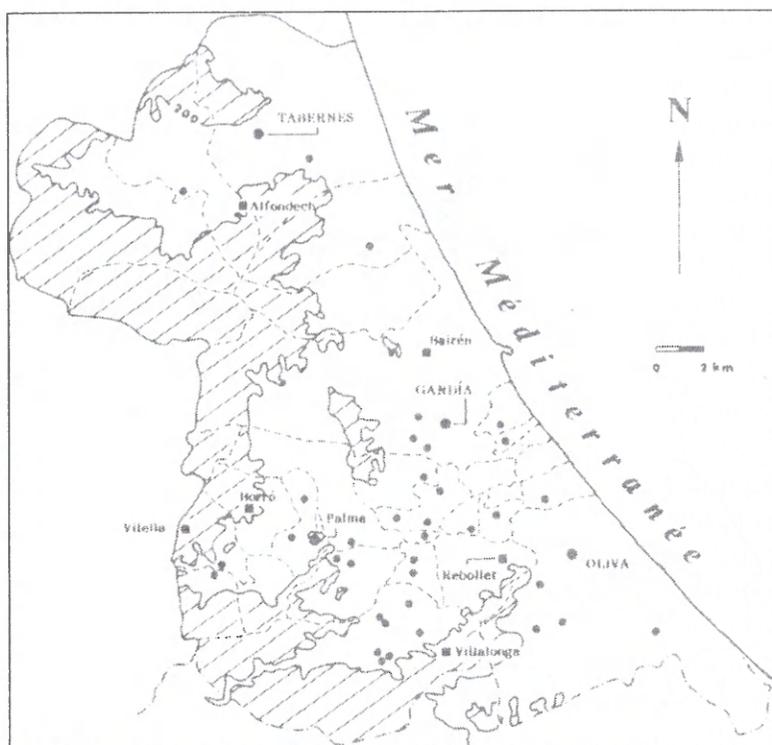


Fig. 2. Carte des établissements fortifiés et des principaux villages dans la petite région de La Safor (Valencia).

terrain (relativement escarpé) à l'aide de structures voûtées et de murs de contention. Avec un périmètre de 2,5 km et construite en caissons de terre massive – sur lesquels était dessiné à l'enduit un faux grand appareil –, la muraille était à l'origine percée d'une seule porte et enfermait plusieurs zones d'habitat et une citadelle traitée en espace aulique.

Les caractères de la construction. – Dans tous les exemples étudiés², les nouveaux remparts remplacent ou, plus souvent, réutilisent comme fondations ou comme base les anciennes fortifications; se développe une remarquable architecture de terre, que renforce un apport substantiel de chaux, et s'édifie « des avant-murs, des tours *albarrana*, ou des tours saillantes, des fossés, des entrées coudées, à cours intermédiaires, aménagées dans de forts bastions, des tours d'angle de plan octogonal... »³. Les villes voient souvent

leur système défensif amélioré par l'édification de ces tours *albarranas*, qui sont établies perpendiculairement aux murailles, de manière à permettre des tirs de flanquement et, souvent, à protéger un accès à l'eau, qu'il s'agisse d'un fleuve ou d'une ligne de sources. Dans les villes de dimensions moyennes – qui sont parfois qualifiées de *hisn* par le géographe – le même dispositif apparaît, mais limité à une seule tour: c'est le cas à Mértola (Portugal), où l'on voit une avancée des murailles, ici appelée « Torre do Rio », prolonger le système défensif par une sorte de pont fortifié monté sur piles, qui descend la pente et atteint la rive du fleuve Guadiana⁴ (cette installation d'accès à l'eau apparaît déjà détruite sur les documents graphiques du début du XVI^e siècle).

Sur l'ensemble des nouveautés architecturales d'époque almohade, la synthèse n'est pas faite, mais on dispose désormais d'un ensemble d'informations qui montrent l'importance des travaux qui ont été engagés dans la seconde moitié du XII^e siècle et dans les trois premières décennies du XIII^e. À côté des villes principales, au premier rang desquelles se trouve Séville, dans une succession de conflits dont les résultats sont toujours remis en cause, au fil des années, mais qui sont

² Voir A. Torremocha Silva, *Fortificaciones almohades*, [dans:] *Los Almohades. Su patrimonio...*; voir aussi: R. A z u a r R u í z, *Las técnicas constructivas y la fortificación almohade en al-Andalus*, [dans:] *Los Almohades. Su patrimonio...*, pp. 57-74; M. A. T a b a l e s R o d r í g u e z, *Algunas notas sobre fábricas murarias almohades en Sevilla*, [dans:] *Los Almohades. Su patrimonio...*, p. 75-90; M. V a l o r P i e c h o t t a, *Algunos ejemplos de construcciones defensivas almohades en la provincia de Sevilla*, [dans:] *Los Almohades. Su patrimonio...* pp. 145-163.

³ A. Torremocha Silva, op. cit., p. 120.

⁴ Voir Cl. Torres, L. A l v e s d a S i l v a, *Mértola, vila museu*, « Mértola (Campo arqueológico) », 1990.



Fig. 3. Solidement implanté sur son piton rocheux, le château de Ghalinâr (XI^e-XIII^e siècles).

marqués de périodes de trêve dues essentiellement à la faiblesse des différents adversaires en présence, les châteaux du monde rural jouent un rôle de premier plan.

II. Les châteaux, une architecture pour la guerre

Dans les châteaux, au cours de l'époque almohade, d'importants travaux défensifs sont effectués, qui s'accompagnent, comme en ville, de notables innovations architecturales.

La tradition de la construction castrale est ancienne dans diverses régions d'al-Andalus touchées par la conquête arabo-berbère de 711-713. Certes, la date d'apparition des premiers « châteaux » n'est pas connue: au cours de ces quinze dernières années, les recherches ont sensiblement amélioré notre connaissance du phénomène et l'on pense désormais⁵ que les premiers *husûn* (pluriel de *hisn*), qui impliquent une communauté rurale et un territoire bien délimité, se mettent en place à l'extrême fin du VIII^e siècle ou au tout début du IX^e siècle. L'exemple du *Levante* andalou montre une densité castrale extrêmement forte, comme le suggère la carte de la petite région de La Safor (Fig. 2): là, une distance de 2 km seulement sépare l'un de l'autre deux sites voisins, qui sont essentiellement des refuges, souvent sans autre protection efficace que le relief ou, plus précisément les abrupts du rocher; sur le site, pas de constructions sinon occasionnelles, mais la présence d'une

citerne et parfois d'un grenier collectif permet de comprendre la finalité défensive du *hisn*, comme on le verrait (dans une région voisine, avec l'exemple du château de Ghalinâr (Fig. 3). Il n'est pas question, dans cette situation de haute époque que le château rural puisse jouer un rôle efficace dans un conflit majeur; il est, en revanche, un élément essentiel de la sécurité des petites communautés paysannes⁶.

À partir du XI^e siècle, semble-il – peut-être un peu plus tôt dans certaines régions comme les Alpujarras⁷ étudiées par Patrice Cressier – l'ensemble du « système » du *hisn* fonctionne, c'est-à-dire que l'ensemble des zones non contrôlées par les villes est découpé en territoires autonomes et juxtaposés, qui disposent de leur « château ». À cette époque, il devient clair que l'établissement défensif commence à jouer un rôle dans les conflits les plus graves qui secouent la péninsule musulmane; c'est ce que nous rapporte, au XI^e siècle, le roi 'Abd Allâh de Grenade qui, en lutte contre son frère pour la possession de la ville portuaire d'Almería, déclare que ce n'est qu'en s'emparant des châteaux et en y installant une garnison fidèle que l'on peut s'assurer

⁶ Sur les communautés rurales et leurs moyens de défense en époque musulmane, voir A. B a z z a n a, *Maisons d'al-Andalus. Habitat médiéval et structures du peuplement dans l'Espagne orientale*, « Collection de la Casa de Velázquez », 37, Madrid, 1992, 2 vol., I, pp. 337-353.

⁷ P. C r e s s i e r, *L'Alpujarra médiévale: une approche archéologique*, et *Le château et la division territoriale dans l'Alpujarra médiévale: du « hisn » à la ta'a*, « Mélanges de la Casa de Velázquez », XIX, 1983, pp. 89-124, et XX, 1984, pp. 115-144.

⁵ M. A c i é n A l m a n s a, *Poblamiento y fortificación en el Sur de al-Andalus. La formación de un país de « husûn »*, « Actas del III Congreso de arqueología medieval española », Oviedo, 1989, I- *Ponencias*, pp. 137-150.

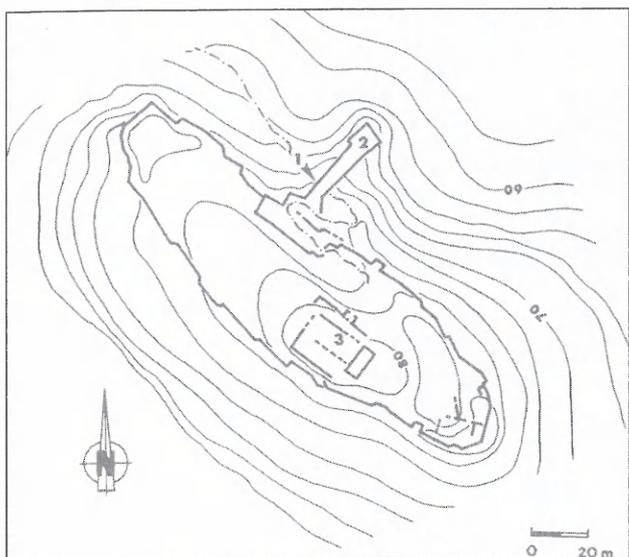


Fig. 4. Le château de Corbera (Valencia). Le chemin obligé [1] d'accès à l'espace *intra muros* passe sous la tour *albarrana* [2] qui, elle, descend la pente et atteint la ligne des sources; un bâtiment tardif [3], sans doute d'époque chrétienne, occupe le sommet.

de la maîtrise des territoires⁸. Cependant, on notera qu'il ne s'agit pas là d'un véritable *djihad*, mais de l'expression de rivalités politiques, de conflits de frontières ou de luttes d'influence.

Il en va tout autrement avec les Almohades. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, en effet, et peut-être déjà auparavant, en époque almoravide, mais sous une forme moins systématique et d'intensité sans doute bien moindre, on assiste à la mise en œuvre d'une politique de construction: le phénomène touche, comme on l'a vu, les villes où les enceintes et les citadelles sont remises en état; il touche aussi les châteaux ruraux, voire les simples villages.

– En milieu rural, ces tours *albarranas* – aussi appelées *corrachas* – servent à protéger l'entrée du château et, comme dans le cas assez remarquable du site de Corbera (Fig. 4), à Valence, à accéder à la ligne des sources où il est donc possible de s'approvisionner, même en cas de siège; construite dans le même appareil de terre massive que le reste des courtines, la tour *albarrana* de Corbera est percée d'un large porche par lequel passe le seul chemin d'accès possible à l'entrée du château.

– Dans bien des cas, comme celui de La Safor que je citais tout à l'heure, des sites qui

étaient jusque-là de simples refuges sans autre construction qu'une citerne, se voient munis d'une enceinte défensive, en terre massive (Fig. 5). Il va de soi que ces édifices ne sont pas aptes à soutenir un long siège; ils sont néanmoins capables d'accueillir les populations villageoises et leurs troupeaux, et de résister au passage d'une chevauchée qui, compte tenu des possibilités logistiques de l'époque (pour Valence, il s'agit des XII^e et XIII^e siècles), ne peuvent prolonger leur assaut pendant plus de deux à trois jours⁹. Ajoutons d'une part, que leur implantation en hauteur, à plusieurs centaines de mètres (et jusqu'à 2 km) des lieux habités, suffit à assurer une protection efficace, d'autre part que leur situation topographique sur des rochers escarpés suffit à impressionner les chevaliers chrétiens, de sorte que le roi Jacques 1^{er} les qualifie, dans ses chroniques de *castells de rocas, grans y forts*.

– Certains châteaux sont construits *a novo* et présentent alors les caractères habituels de l'architecture militaire almohade. Un exemple, bien daté parce que l'on sait que le château précédent,

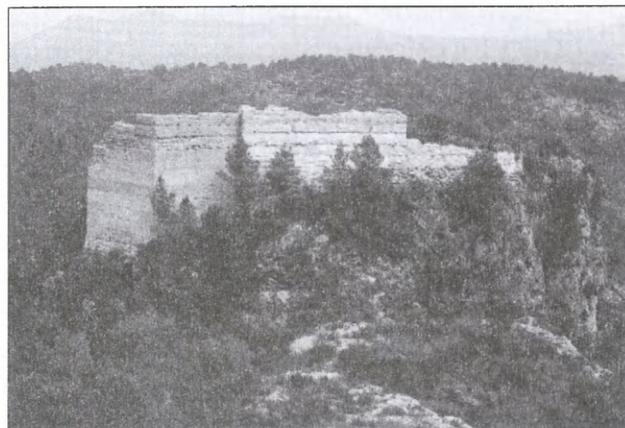


Fig. 5. Dans la région de La Safor, les murailles de Vilella (Valencia), petit château fortement défendu par son relief et ses courtines; le site ne comporte qu'une construction, la citerne.

construit sur le même site, a été volontairement détruit, à l'extrême fin du XI^e, par un petit roitelet local qui dut céder la place et ses terres aux ambitions du Cid Campeador. La zone fut reprise par les Almoravides mais ce n'est qu'au XII^e siècle, devant l'aggravation des menaces chrétiennes, que l'on édifie un nouveau château (Fig. 6), à Xíó (Valencia); on remarque la bonne adaptation au

⁸ E. Lévi-Provençal, *Un texte inédit sur l'histoire de l'Espagne musulmane dans la seconde moitié du XI^e siècle. Les mémoires de 'Abd Allâh, dernier roi ziride de Grenade*, « Al-Andalus », III, 1935, pp. 233-344, et IV, 1936, pp. 29-145.

⁹ Voir A. Bazzana, *Razzia et guerre de conquête chez les chroniqueurs de Jacques 1^{er} (1233-1238)*, [dans:] *Château et guerre, Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord les*, Bordeaux, 2004, pp. 93-111.

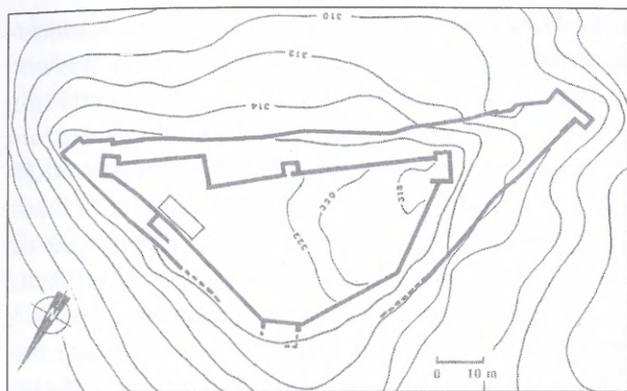


Fig. 6. Le château almohade de Xío, à Luchente (Valencia), avec son enceinte principale, bastionnée, et son enceinte basse.

petit relief qui le porte, l'homogénéité de sa construction de terre et la présence d'une enceinte basse polygonale, de même facture que celle de certaines villes dont on a parlé. D'autres édifices, moins liés au peuplement et qui, donc, apparaissent plutôt comme des camps militaires ou des fortins, sont aussi construits de toute pièce: c'est le cas de La Asomada, à Murcie.

– Les travaux touchent aussi les enceintes de villages – plus frustes et souvent faites de barrières de bois montées sur un soubassement de pierres liées à l'argile¹⁰ – et les tours qui, dans les villages isolés, servent de grenier, de point d'observation et, le cas échéant, de refuge¹¹. L'exemple de la tour de Torre Bufilla (Bétera, Valencia) montre un édifice construit en une seule campagne, à quatre niveaux plafonnés, en maçonnerie de *tâbiya* et décor de faux joints dessinant un grand appareil (Fig. 7).

Le tableau est impressionnant, puisque la carte des constructions « almohades » (on verra à l'instant pourquoi, ici, j'emploie les guillemets) couvre la majeure partie d'al-Andalus et pas seulement les zones de conflit direct. Ce tableau, cependant, demande sans doute à être nuancé. Cette éclosion architecturale, essentiellement défensive et qui s'accompagne d'innovations techniques dont nous aurons à reparler, paraît générale. Ses principaux aspects en sont bien connus,

¹⁰ A. B a z z a n a, P. G u i c h a r d, *Les tours de défense de la huerta de Valence au XIII^e siècle*, « Mélanges de la Casa de Velázquez », XIV, 1978, pp. 73-105 (p. 100).

¹¹ *Ibidem.*, pp. 100-103; A. B a z z a n a, *Maisons d'al-Andalus...*, I, pp. 320-321, II, pl. CCXVII; la tour est de plan carré, de 6 m de côté pour une hauteur conservée de 16 m environ; il s'agit d'une construction en terre mêlée de pierre, légèrement pyramidale, comme la plupart des tours valenciennes (et berbères).

mais quelques incertitudes règnent sur la chronologie que l'on peut proposer. S'il est bien clair que la phase principale, la plus dynamique et la plus rapide, marque l'époque almohade – avec, par conséquent, un développement qui débiterait vers le milieu du XII^e siècle –, il est désormais à peu près certain que le mouvement commence avec les Almoravides. On est, en effet, tributaire d'une vision faussée des événements des XII^e et XIII^e siècles. C'est ce que souligne Pascal Burési, qui parle d'une « sous représentation » des monuments almoravides dans le corpus des bâtiments défensifs andalous:

« Soit les sites almoravides ont disparu, ce qui serait surprenant vu le soin apporté aux constructions dont on conserve les restes, ou bien ils ont été tellement remaniés par la suite qu'il ne reste plus grand chose de cette époque, soit les archéologues ont choisi de fouiller des châteaux qui ne subissent pas de transformations majeures sous les Almoravides, soit enfin un certain nombre de travaux ont été attribués aux Almohades alors qu'on aurait plutôt dû les dater de l'époque antérieure »¹².

La constatation est juste si elle n'est pas récente; elle apparaît déjà, sous la signature illustre



Fig. 7. Vue aérienne à basse altitude de la tour du village de Bufilla, à Bétéra (Valencia).

de Leopoldo Torres Balbás, mais a été reprise dans les années 80 et 90 du siècle dernier, sans que rien n'ait changé dans les modes d'appréciation des époques de construction et de réfection

¹² P. B u r é s i, *Les fortifications frontalières dans le centre de la péninsule Ibérique aux XII^e-XIII^e siècles: matériaux et techniques de constructions*, pp. 439-449 (p. 440).

des châteaux ou des enceintes urbaines¹³. Ne prenons qu'un exemple, dans ce débat complexe sur les chronologies relatives almoravides et almohades. Pour les châteaux ou les fortifications villageoises, on doit se poser de nouveau le problème de l'apparition et du développement des faux-appareils plaqués sur des murs de terre massive. Ceux-ci, sans être très nettement datés, sont visibles sur des édifices souvent attribués à l'époque almohade¹⁴: on les voit, par exemple et pour prendre en compte des cas que la géographie éloigne sensiblement, sur les courtines des châteaux de Chivert (Castelló) ou d'Aroche (Portugal), ou encore sur les parois de la tour de village de Bétera (Valencia).

III. Rapidité et efficacité

des nouveaux modes de construction

Bien sûr, la pierre et la brique sont employées, mais surtout dans les architectures du pouvoir, donc dans les bâtiments à fonctions politiques et religieuses; on connaît les beaux exemples que donnent la mosquée de Séville et, surtout, cette mosquée inachevée de Hassan, à Rabat, de surcroît détruite par un tremblement de terre. Lorsque la pierre ou le temps manquent, c'est la brique qui devient le matériau privilégié.

L'architecture de terre est ancienne dans la péninsule Ibérique¹⁵, où elle précède de plusieurs siècles les descriptions que propage Vitruve (mais celui-ci la mentionne surtout comme matériau de couverture) et les précisions que Pline en donne pour l'Espagne et l'Afrique; celui-ci souligne, en effet, la robustesse du procédé qui implique l'utilisation d'un coffrage: *Ex terra parietes, quos*

*appellant formaceos quoniam in forma circumdalis utrinque duabus tabulis inferciuntur verius, quam instrumentur...*¹⁶. À l'aube du Moyen Âge, c'est Isidore de Séville qui décrit le *formatum sive formatium* des cités africaines, où les édifices particuliers étaient construits en terre¹⁷. Dans les textes arabes, c'est dès le IX^e siècle que de mentions apparaissent, mais sans que l'on sache s'il s'agit d'adobe ou d'une véritable « pisé »¹⁸; puis, au début du XI^e siècle, on sait que le nouveau faubourg de al-Musalla, à Almería, est clos d'un mur de *tâbiya*, le terme faisant clairement référence à l'emploi d'un coffrage de planches; peu après, c'est la muraille de Séville qui est reconstruite en terre, puis celle de Huesca (la mention apparaît dans des textes postérieurs); décrites par al-Idrîsî, les enceintes de Tarifa et Aznaga sont antérieures au milieu du XII^e siècle.

Mais, c'est à l'époque des Empires maghrébains que la fortification de terre se généralise, entraînant *de facto* un abandon quasi total des maçonneries en pierre, et ce succès des *tâbiya/s* se prolonge au XIV^e siècle, avec les murailles de Fès, encore au XVI^e siècle, avec les fortifications de Tétouan. De même, sur les itinéraires suivis par les armées almohades, dans les zones lointaines, peu accessibles ou mal défendues, ce sont les techniques berbères de la terre massive qui sont employés avec des méthodes standardisées, donc rapides; car il s'agit de construire vite, de bâtir solide et, souvent car le temps presse, d'aménager et de restaurer.

Construire vite

Construire vite, c'est-à-dire construire en terre massive. Cette technique était déjà connue depuis longtemps et la mise en œuvre de matériaux prélevés sur place était déjà fréquente dans des édifices du X^e siècle; c'est même là, dès cette époque, une particularité de la construction dans al-Andalus.

Mais, avec l'époque almohade, on assiste à une généralisation des *tâbiya/s*, c'est-à-dire des maçonneries de terre, gravier et pierre montées dans des coffrages de bois (Fig. 8). Ce qui compte d'abord, c'est la rapidité de mise en œuvre:

¹³ L. Torres Balbás, *Nuevas perspectivas sobre el arte de al-Andalus bajo los Almorávides*, « Al-Andalus », XVII, 1952, pp. 402-433; voir aussi A. A. Salem, *Obras almohades en la muralla almorávide de Sevilla*, « Revista del Instituto egipcio de estudios islámicos », XX, 1979-1980, pp. 173-181. Le problème a été traité récemment, sans solutions neuves, dans l'ouvrage collectif coordonné par M^a J. Viguera, *Historia de España – Menéndez Pidal*, tome 8/2, Madrid, 1997, pp. 642-645.

¹⁴ Voir ce qu'en dit R. Azuar Ruiz, *El falso despiece de sillería en las fortificaciones de tapial de época almohade en al-Andalus*, « 1^o Congreso de castellogía Ibérica », Palencia, 1994, pp. 481-511; repris dans « Estudios de historia y arqueología medievales », XI, pp. 245-278.

¹⁵ Pour l'Antiquité et l'apparition en Méditerranée occidentale des techniques de la terre massive, on se reportera aux travaux de Claire-Anne De Chazelles.

¹⁶ Pline, *Naturalis Historia*, XXXV, 48, p. 169.

¹⁷ *Etymologiarum*, livre XX, chap. IX-5; voir J. Serrai Vilario, *Las ciutats de fang romanes del Nord de l'Àfrica*, Tarragone, 1933.

¹⁸ Ainsi, à la fin du IX^e siècle, les murailles de Badajoz sont *bi-l-turâb*, c'est-à-dire « en terre ».

avec l'actuelle redécouverte, grâce aux maîtres-maçons d'aujourd'hui, des modalités de mélange des terres et des éléments lithiques, on mesure la vitesse de construction des grandes enceintes castrales. Sur le chantier-test de Taroudannt, dans le Sud marocain, une faible humidification d'un matériau, dans lequel la chaux vive intervient pour une part non négligeable, permet un décoffrage après seulement 24 heures d'un « séchage » qui est encore incomplet; le matériau n'a pas atteint sa résistance définitive, mais on peut néanmoins poursuivre la construction en déplaçant les coffrages.

Après la rapidité, c'est la standardisation des mesures qui caractérise le procédé. L'emploi de caissons de bois, servant de coffrages ré-employables à l'infini, génère une rapidité de construction encore inconnue et explique que les hauteurs (et souvent la longueur) des banchées soient souvent identiques, quel que soit le monument concerné; en renversant la formule, on dirait plus volontiers que l'apparition récurrente des mêmes dimensions sur les élévations des châteaux almohades révèle l'emploi, sur différents sites et dans des diverses régions, des mêmes modules de banchées, donc d'une standardisation des procédés constructifs. On peut le constater en observant les mesures les plus habituelles qui apparaissent sur les édifices. Celles-ci varient selon les régions et on ne saurait donc assurer une standardisation complète des procédés de constructions. Pour la région valencienne, où un nombre conséquent de mesure a été effectué (qui démontrent le recours à un nombre entier de mesures de base), le tableau des mesures est simple: bâti sur la coudée de 0,48 m, il propose des caissons longs de 2,20 m en moyenne (la longueur peut atteindre 2,30 à 2,50 m), hauts de 0,94 à 0,96 m (soit deux coudées; quant à la largeur du mur, elle dépend du type de construction en cours d'édification: un mur « normal » (celui d'une maison d'habitation, par exemple, où la largeur varie selon les époques de 0,42 à 0,51 m) présente une épaisseur d'une coudée, soit 0,48 m, tandis que, pour les courtines des châteaux, la largeur totale est, dans la plupart des cas, de trois coudées, soit 1,40 à 1,45 m: on constate alors que la partie haute de la courtine se décompose en un parapet de 0,42 à 0,46 m (une coudée) et un chemin de ronde de 0,92 à 0,96 m (deux coudées).

Les exemples sont, à l'évidence, innombrables et rien ne servirait d'en établir la liste; ils se répartissent à la fois le long des routes principa-

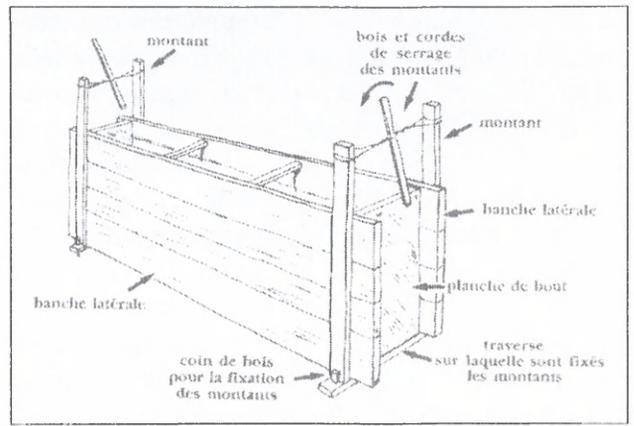


Fig. 8. Principe du montage des banchées de *tâbiya* (maçonneries de terre, gravier, pierre et chaux, assez semblable aux pisés).

les (celles que suivent les armées), sur des points de passage obligé – on a mentionné le cas de Gibraltar, mais on pourrait ajouter celui de l'immense château de Las Vacas, à Cordoue, bien d'autres encore... –, ainsi que dans tout l'intérieur du pays: c'est à une mise en défense de l'ensemble du territoire que l'on assiste et le système ainsi mis en place restera fonctionnel jusqu'à la conquête chrétienne. Pour en rester à des exemples valenciens, peu avant la conquête de Valence (qui date de 1238), les chevauchées du roi d'Aragon Jacques 1^{er} le mènent le long des chemins venant de la région de Teruel et se dirigeant vers la côte méditerranéenne, il se montre surpris de rencontrer peu de châteaux: ceux-ci sont, en effet, dans les zones agricoles, les vallées montagneuses à agriculture irriguée; s'il n'attaque pas – et pour cause – les châteaux, lui et ses chevaliers sont en revanche aux prises avec des guerriers musulmans qui, descendant de leurs refuges, se précipitent sur les chrétiens et se replient après l'attaque sans qu'il soit possible de les poursuivre. Sur les routes les plus importantes, celle de Teruel dont nous parlions ou celle qui suit le littoral méditerranéen, les châteaux ne sont pas plus nombreux que dans l'intérieur (au contraire), mais ils ont une certaine capacité de défense qui impose au roi d'Aragon à utiliser une sorte de « tactique des dominos »: il s'en prend avec force et rapidité, au site le mieux défendu qui, certes, lui coûtera des efforts certains mais qui, une fois tombé, entraînera dans sa chute tous les châteaux de la zone. Ceux-ci, en effet, préférant la négociation à l'affrontement, se rendent sans combat.

Les seuls problèmes que pose cette architecture de terre sont au nombre de deux. D'une part, elle requiert une main-d'œuvre abondante pour

la préparation et l'emploi du matériau (inversement, un matériau souvent pris sur place limite le temps de transport); elle demande aussi l'intervention d'un homme du métier – le *mu'alle*, c'est-à-dire « celui qui sait » –, qui est bien attestée dans les textes arabes médiévaux. D'autre part, elle ne permet pas (ou, du moins, très difficilement et ce serait alors au détriment de la rapidité) les courbes¹⁹, obligeant ainsi à construire de façon linéaire les éléments de la muraille; dès lors, courtines et bastions se rejoignent à angle droit et le plan d'ensemble de la bâtisse présente un tracé polygonal.

Bâtir solide

Les « pisés » de terre, mêlée d'un peu de sable servant de dégraissant, ont donc souvent été utilisés dans la construction castrale depuis la plus haute époque, aussi bien dans al-Andalus qu'au Maghreb al-Aqsâ, où l'on pourrait rappeler l'exemple des murailles de Sigilmassa, construites en terre fine et homogène. Reprenant les techniques anciennes de la terre massive, l'époque almohade introduit une double nouveauté qui ne change en rien les modes de mise en œuvre mais modifie la composition du mélange employé: d'une part la pierre, sous diverses formes, est de plus en plus abondante (au point de constituer, sur certaines constructions, les deux tiers du mélange), d'autre part on ajoute aux terres et graviers une quantité relativement forte de chaux vive. Ceci pourrait amener à différencier l'usage dans al-Andalus de *tâbiya/s* « de terre », « de pierre » plus ou moins abondante, enfin « de pierre et de mortier », assimilables à des bétons fortement chargés en chaux. Dans divers cas, la pierre fait son intervention dans les maçonneries castrales, d'abord seulement comme assise séparant deux banchées successives puis dans le corps même du caisson: là, la pierre est utilisée en blocage interne disposé sans soin particulier, ou bien elle apparaît organisée en assises très régulièrement disposées. On trouve quelques cas, ainsi au château de Shûn²⁰ (Vall de Uxó, Castellón), où la pierre seule apparaît, liée au mortier et disposée

en assises soignées, mais l'ensemble est monté à l'intérieur d'un coffrage identique à celui servant aux mélanges à base de terre; ce sont les traces de ce coffrage sur le parement des courtines qui permet alors d'identifier le procédé de mise en œuvre.

| <i>taille des éléments</i> | <i>majorité d'éléments fins</i> | <i>majorité d'éléments moyens</i> | <i>majorité de gros d'éléments</i> |
|----------------------------|---------------------------------|-----------------------------------|------------------------------------|
| 200 mm et plus | 1,10 | 10,20 | 24,40 |
| 100 à 200 | 2,10 | 11,60 | 15,30 |
| 60 à 100 mm | 3,80 | 4,00 | 8,20 |
| 30 à 60 mm | 4,70 | 5,00 | 6,10 |
| 10 à 30 mm | 3,90 | 7,20 | 5,10 |
| 2 à 10 mm | 2,50 | 10,20 | 7,20 |
| 0,5 à 2 mm | 39,70 | 15,40 | 9,80 |
| 0,5 mm et moins | 42,20 | 36,40 | 24,40 |
| | 100% | 100% | 100% |

Tableau de distribution, en huit classes, des dimensions granulométriques des éléments minéraux (à l'exception de la chaux) entrant dans la composition de *tâbiya/s* provenant de sites du X^e siècle (à gauche), des XI^e-XII^e siècles (au centre) et de l'époque almohade (2^e moitié du XII^e siècle et trois premières décennies du XIII^e siècle).

Dans les bâtisses d'assez haute époque (voir le tableau), la terre est l'élément majoritaire du mélange mis en œuvre; c'est ce que montre l'analyse granulométrique des murs de châteaux comme ceux de La Magdalena (voir le tableau, colonne de droite) ou de Chivert, où la *tâbiya* comprend au moins 75% de matériaux fins (inférieurs à 2 mm dans leur plus grande dimension) et, parmi ceux-ci, environ 40% d'éléments très fins (inférieurs à 0,5 mm); il semble que l'on ait longtemps continué à construire avec un matériau présentant ces caractères. La terre massive, damée et comprimée, assure une remarquable solidité aux ouvrages, se doublant d'un excellent comportement aux cisaillements que peuvent provoquer les tremblements de terre.

Deux modifications essentielles – mais fondamentales – de la technique du *tâbiya* apparaissent en époque almohade: l'apport, de plus en plus fréquent, l'utilisation de pierres brutes d'extraction ou tout juste épannelées et, bien sûr, l'ajout de chaux qui assure une cohésion extrême des éléments constitutifs du mélange. On pourrait penser que, dans les régions calcaires de l'Espagne du Sud-Est, l'apport de pierres est une facilité destinée à accélérer la construction. En fait, on constate (voir le tableau, colonne de droite)

¹⁹ Quelques contre-exemples existent, ainsi le cas des murailles d'Alcira, où des tours semi-circulaires ont été mises au jour par Agustín Ferrer; là, les planches de coffrage sont placées à la verticale; il faut remarquer qu'il ne s'agissait par ici de lutter contre un éventuel agresseur, mais de s'opposer aux eaux d'inondation du fleuve Júcar.

²⁰ Nous sommes là dans le courant du XII^e siècle.

que les pierres utilisées ne proviennent pas d'un tout venant, facilement disponible à proximité du monument en construction, mais on fait l'objet d'une sélection: il semble que l'on ait retenu les matériaux les plus gros mais restant aisément transportables à la main ou dans un couffin; dans le cas de figure du Castillo del Río, à Aspe (représenté sur le tableau), la proportion des blocs supérieurs à 200 mm dans leur plus grande dimension apparaît égale (24,40%) à celle des matériaux très fins, mais il importe surtout de constater le très net écrasement des classes intermédiaires (moins de 10% chacune) qui exprime le rejet volontaire des petits blocs et des simples éclats. Quant à la chaux, son introduction paraît progressive mais on manque de données chronologiques précises qui permettraient de l'affirmer. On a proposé d'employer l'expression de « *tâbiya*s de pierre et de mortier » pour définir ces maçonneries, caractéristiques de l'époque almohade, dans lesquelles la chaux vient souder l'ensemble des matériaux; l'expression n'est que partiellement satisfaisante, mais elle rend compte de la présence de la chaux qui, avec les éléments les plus fins, compose une sorte de « mortier » assez proche de l'*opus caementicium* romain. Dans les dernières décennies almohades et alors que la pression militaire chrétienne se fait plus forte, ce mortier gris (ses teintes vont du gris clair au gris foncé) contient de plus en plus de chaux – on atteint des proportions moyennes allant de 40 à 42% – et prend l'aspect et la résistance d'un véritable béton. Cette *tâbiya* est abondamment utilisée dans la région valencienne, ainsi au château de Bairén (pour le bastion d'angle, au sud du site), au château de Pego (que l'on date des années précédant de peu la conquête chrétienne) ou, même, sur une tour de village comme celle de Carricola.

Il faut souligner, avec insistance, les avantages de la technique des coffrages de bois par rapport aux techniques de « mur monté » par empilement vertical d'éléments préfabriqués, qu'il s'agisse d'adobes en terre crue séchée ou de briques cuites. Soulignons-en trois:

- d'abord, la résistance à la compression, que donne le compactage du mélange de terre et de chaux, ce qui permet l'édification d'enceintes polygonales offrant des élévations de 6 à 12 m de hauteur;

- ensuite, grâce à la mise en place de systèmes d'échelles donnant accès aux banchées en phase de remplissage, la possibilité de se passer d'échafaudage;



Fig. 9. Pièce de bois introduite dans une maçonnerie de terre pour en renforcer la résistance.

- enfin, par le jeu des caissons préfabriqués et réutilisables, une réelle mutation technologique allant vers la rationalisation des procédés et, en conséquence, une standardisation des maçonneries.

On peut penser que cet emploi de la technique des caissons de bois s'inscrit, comme le pense Vincent Lagardère, dans le cadre d'une « architecture de l'urgence »; on peut aussi y voir le résultat d'un souci de perfectionnement destiné à construire mieux et, comme on l'a dit, plus vite. Dans le même esprit et pour conforter la solidité des maçonneries, des pièces de bois sont placées longitudinalement dans l'épaisseur des murs (Fig. 9).

Aménager et restaurer

Un dernier aspect des travaux almohades n'est pas à négliger, c'est celui qui concerne les simples mais tellement nombreuses réparations et restaurations effectuées sur les sites défensifs. En effet, un exemple comme celui de Xío (Fig. 10), où le château est construit d'un seul jet et dans sa totalité, est assez rare. La plupart du temps, par souci d'économie et en visant à la plus grande efficacité, les Almohades ont restauré et réparé le bâti existant.

Les travaux ont concerné principalement la plupart des grandes kasbahs urbaines, sur lesquelles on procède à des aménagements de détail: restauration des murs dégradés, réfection des crénelages, mise en place d'un avant-mur polygonal, reprise ou construction *a novo* de citernes. On en retiendra un bel exemple, celui du château de Chivert (Castellón), où des courtines sont entièrement remontées en terre massive, le parement étant traité en faux joints (Fig. 11). Dresser la liste de ce type de travaux n'aurait guère de sens; leur observation est cependant fort utile dans une



Fig. 10. Les courtines du château de Xío (Valencia).

démarche typo-chronologique, de manière à tenter une datation des structures construites.

Les conclusions – toutes provisoires, la synthèse, encore une fois, n'étant pas faite – que l'on peut tirer de cet examen des constructions almohades sont triples.

L'époque almohade voit, pour les nécessités de la guerre, elles-mêmes imposées par la volonté politique du pouvoir almohade de bâtir un État unifié et centralisé, la création au Maghreb et dans al-Andalus d'un réseau de forteresse urbaines et de châteaux gérés par les communautés rurales mais contrôlés – parfois très directement par des représentants locaux du pouvoir, comme on le voit dans l'exemple d'Almenara (Castellón) – et intégrés dans un système de défense en profondeur, couvrant la quasi totalité du territoire. Pour la plupart des châteaux concernés, on a l'impression que le site existait déjà avant les aménagements et transformations almohades, mais il s'agissait souvent davantage d'un refuge que d'un véritable « château ».

Il a fallu faire vite et bien, d'où des innovations architecturales qui, fondamentalement, ne

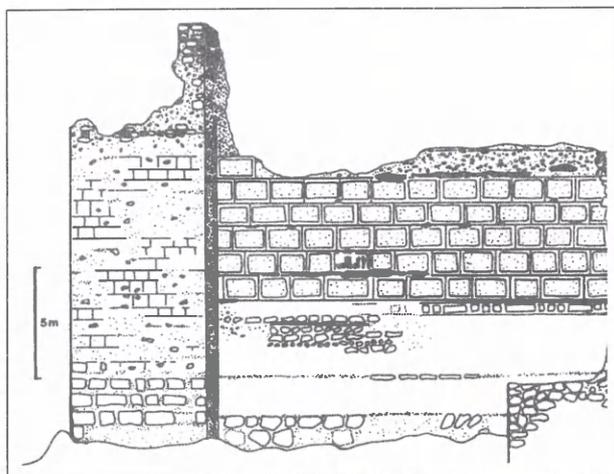


Fig. 11. Les courtines du château de Chivert (Castellón).

s'éloignent pas des traditions constructives anciennes mais introduisent des nouveautés visant à renforcer, accélérer et standardiser les défenses urbaines et rurales. Dans certains cas, comme dans la périphérie des plus grandes villes, on a même l'impression que l'on incite les villageois à se doter d'un enclos-refuge – ce que les textes contemporains de la conquête chrétienne appelleront l'*albacar* – et d'une tour d'observation. Au-delà même de l'époque almohade *stricto sensu*, le système fonctionne encore puisque Jacques 1^{er} d'Aragon, découvrant le réseau de tours de village installé aux alentours de Valence, dit que ce sont là « les yeux de Valence ».

Oui, le château est bien une arme pour la conquête, l'instauration du pouvoir almohade et le contrôle du pays... Mais on sait bien que, souvent, dans les conflits majeurs, le château ne sert à rien (encore moins la tour de village); la forteresse urbaine non plus, d'ailleurs. Les batailles décisives se déroulent, en 1195 (Alarcos) comme en 1212 (Las Navas de Tolosa), en rase campagne. Il n'empêche que châteaux et fortins auront joué un rôle essentiel pour la conquête proprement dite, pour le contrôle des itinéraires et comme points d'appui des garnisons maghrébines.